

Souviens-toi Havane *Sur les toits Havane* de Pedro Ruiz

Gabriel Damas

Volume 37, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Damas, G. (2019). Compte rendu de [Souviens-toi Havane / *Sur les toits Havane* de Pedro Ruiz]. *Ciné-Bulles*, 37(3), 51–51.



Sur les toits Havane

de Pedro Ruiz

Souviens-toi Havane

GABRIEL DAMAS

La Havane. 5 h 20 du matin. À l'horizon, le soleil pointe paresseusement le bout de son nez et tire la capitale de sa rêverie nocturne. Ce qui frappe tout d'abord dans la composition des images, c'est la place accordée à l'immensité du ciel caribéen, à ses couleurs vives et pures, à sa dominance dans le paysage urbain. Puis, le spectateur découvre bientôt les maisons cubaines, délabrées et chancelantes, toujours plongées dans l'obscurité d'un contrejour, et la silhouette des hommes et des femmes qui y vivent. La citation de Raul Brando prend ici tout son sens : « Dans chaque âme, comme dans chaque demeure, se cache un intérieur derrière la façade. » La table est mise pour ce nouveau documentaire de Pedro Ruiz, **Sur les toits Havane**, où le réalisateur québécois nous mène à la rencontre de plusieurs habitants des quartiers pauvres de La Havane, comme Roberto, Lala, Arturo, Juan, José, Leonardo, Omar et autres.

De retour au pays de Fidel Castro après **Philémon chante Habana** (2012), Pedro Ruiz offre cette fois-ci une brève incursion dans la vie de plusieurs résidents de La Havane qui, obligés d'emménager en hauteur à cause d'une pénurie de logements, se

retrouvent tous avec un accès à un toit et, du même coup, avec une vue magnifique et insaisissable sur la capitale cubaine. Tout en douceur, Ruiz présente certains de ces habitants d'une « île sur une île » et s'efforce de capter en images une partie de leur quotidien, à travers cette relation à leurs toits. Mais le principal intérêt du documentaire réside dans sa capacité à livrer avec sincérité les souvenirs et les réflexions d'une génération ayant participé à la révolution communiste, peu importe leur âge ou leur occupation.

Alors qu'en 2009, dans **La Dérive douce d'un enfant de Petit-Goâve**, le réalisateur entraînait les spectateurs à travers le monde pour comprendre le cassette Dany Laferrière, Ruiz construit ici une véritable mosaïque de visages, une symphonie humaine où chaque ride, chaque larme et chaque sourire battent aussi bien la mesure que les pièces musicales de Jérémie Roy. Mais **Sur les toits Havane** est avant tout un film sensible. Sans jamais tomber dans le misérabilisme, on est amené à constater la dure réalité des gens qui vivent « à la limite du ciel et de la terre », perchés au-dessus du chahut des rues cubaines. Régulièrement, Ruiz montre ses personnages debout sur leurs toits, le regard perdu à l'horizon, comme envahis par une vague de calme et de paix. En insérant la ville en arrière-plan, comme

une toile de fond, le cinéaste confère à son film un éclairage poétique qui adoucit l'aridité des propos exprimés... Mais il serait erroné d'entrevoir dans le lyrisme du film une tentative de dédramatisation de la situation. Au contraire. Pedro Ruiz présente un univers placé à l'écart du monde, d'où la plupart des habitants ne redescendent jamais, comme prisonniers de cellules à aire ouverte. Le réalisateur utilise d'ailleurs la contreplongée pour filmer les demeures comme les tourelles d'un grand château.

Souvent très loin ou très proche, la caméra de Ruiz se fait observatrice discrète, à l'écoute, plus près de la « caméra-oreille » que de la « caméra-bouche ». Le cinéaste ne force pas le propos et ne cherche pas à s'exprimer à travers ses personnages; il s'intéresse aux gens tout simplement et les écoute, et ce, peu importe ce qu'ils ont à dire. Exutoire pour certains, tribune pour les autres, **Sur les toits Havane** dresse le portrait d'une couche de la population en mode survie, d'une génération de révolutionnaires à la recherche du bonheur. Comme philosophe si bien le rasta-fari Leonardo : « J'ai apporté deux sacs, l'un gagnant et l'autre dans lequel quand on perd, on va piger jusqu'à ce que l'on se mette à gagner. »



Québec / 2019 / 80 min

RÉAL., SCÉN., IMAGE ET MONT. Pedro Ruiz SON René Portillo MUS. Jérémie Roy PROD. Pedro Ruiz et Arantza Maldonado DIST. K-Films Amérique